NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 Nº 8 1948

Le Père Edgar Hocedez, s.j. In memoriam

Jean LEVIE (s.j.)

p. 786 - 793

https://www.nrt.be/es/articulos/le-pere-edgar-hocedez-s-j-in-memoriam-2809

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE P. EDGAR HOCEDEZ, S. I.

In memoriam

Le 5 septembre 1948 mourut pieusement à la maison de Fayt-lez-Manage, où depuis plusieurs années il travaillait à son histoire de la théologie au XIX^e^ siècle, le P. Edgar Hocedez qui fut de 1921 à 1926 directeur de la *Nouvelle Revue Théologique*. La Revue perd en lui un de ses meilleurs amis, un collaborateur fidèle et celui qui, dans les années difficiles qui suivirent la première guerre mondiale, reprit à Louvain la *Nouvelle Revue Théologique* et assura définitivement son avenir.

Edgar Hocedez naquit à Gand le 1^er^ juillet 1877 d'une famille d'origine courtraisienne. Grand-père et arrière-grand-père avaient été industriels. Le père, avocat, devait être enlevé prématurément aux siens à l'âge de 40 ans, lorsque son fils aîné Edgar n'avait que dix ans ; ce fut la mère, sœur de celui qui devait devenir plus tard évêque de Gand, Mgr Seghers, qui fit l'éducation de ses trois enfants : deux garçons et une fille. Profondément chrétienne, très pieuse, dévouée à toutes les œuvres, Madame Julien Hocedez se consacra tout entière à ses enfants : éducation aimante, intelligente, en même temps que ferme.

Très tôt Edgar manifesta les qualités qui devaient l'accompagner toute sa vie : sens aigu, presque anxieux, du devoir, piété solide, volontiers affective, intelligence vive et mémoire remarquable, rapide et tenace, sensibilité fine et nuancée, vite blessée par toute vulgarité ou brutalité, droiture naturelle de caractère et fidélité constante à ses proches et à ses amis ; il était de ceux que la vie, avec ses duretés, devait souvent faire souffrir ; il n'aimait guère la lutte ; la contradiction, loin de l'exciter, l'eût plutôt porté à se replier sur lui-même. Travailleur acharné, il aima, dès le collège, l'histoire, les recherches historiques.

Le succès récompensa ses efforts dès les classes inférieures à l'Institut Saint-Amand des frères des écoles chrétiennes à Gand ; entré en 6^e^ au Collège Sainte-Barbe dirigé par la Compagnie de Jésus, il y eut comme concurrent pour la 1^re^ place durant six années Paul Claeys-Boúúaert, qui devait plus tard entrer avec lui au même noviciat de Tronchiennes, être longtemps son collègue comme professeur de théologie à Louvain et mourir prématurément à Bruxelles le 15 septembre 1931 (1). Les deux rivaux étaient deux amis

(1) Cfr *N.R.Th.*, 1931, p. 712-717.

intimes ; on se donnait rendez-vous chaque matin à l'endroit où se rejoignaient les rues venant de chaque habitation et ensemble on allait au collège. Six années durant, tous deux furent fidèles à cette rencontre quotidienne. Edgar Hocedez fut plus souvent premier dans les classes inférieures ; Paul Claeys l'emporta plus fréquemment à partir de la 3e, ce qui ne diminua jamais leur fraternelle amitié. Au collège, Edgar était aimé et estimé de tous ; ses compagnons appréciaient sa bonté douce et sa distinction naturelle et simple ; ils applaudissaient volontiers, dans les fêtes du collège, le jeune acteur, très attachant, auquel on confiait d'ordinaire les premiers rôles ; ils estimaient surtout le compagnon franc et droit, dont on pouvait toujours être sûr.

Sa rhétorique achevée, Edgar Hocedez entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Tronchiennes. Sa vie religieuse devait être avant tout une vie d'études, dont les étapes principales seraient constituées par ses diverses tâches d'enseignement et par la composition de ses principaux ouvrages.

Le cadre extérieur en fut très simple ; après ses deux années de noviciat et une année de « juvénat » à Tronchiennes (1895-1898), Edgar Hocedez fut, avec Paul Claeys-Boúúaert, de la première équipe de jeunes étudiants qui, selon une décision du P. Provincial Auguste Petit, devaient prendre à Namur leur grade de candidat en philosophie et lettres (le P. Claeys en philologie classique, le P. Hocedez en histoire) ; ces deux années d'études historiques furent suivies des trois années régulières de philosophie à Louvain ; au cours de ce temps d'études, le jeune homme, qui avait manifesté des goûts très vifs et des aptitudes marquées pour les travaux d'histoire, parut naturellement indiqué pour la carrière de bollandiste. Selon la tradition, il devait d'abord, dès son scolasticat, faire un stage plus ou moins long auprès d'eux, au collège Saint-Michel de Bruxelles ; il y passa une année seulement (1903-1904), les Supérieurs désirant lui faire faire aussi tôt que possible sa théologie. Ordonné prêtre à Louvain, en août 1907, il vit brusquement se modifier la première direction qui lui avait été donnée : il serait professeur de théologie aux Indes. Et ce furent de 1908 à 1912 les années passées au scolasticat de Kurseong dans l'enseignement de la théologie (outre l'année habituelle de 3e probation, à Ranchi). Mais sa santé et son tempérament nerveux s'accommodaient mal du climat indien ; il dut abandonner sa chère mission et rentrer au pays natal.

Il reprit à Louvain la même tâche de professeur ; enseignant au cours de sa longue carrière maints traités de théologie ou d'apologétique, le plus souvent le « De vera religione », le « De fide » et le « De Scriptura Sacra », auxquels il fut longtemps appliqué en 1re année. Il avait une connaissance étendue aussi bien de la scolastique, surtout de saint Thomas, que des courants d'idées modernes

en apologétique ; c'était cette richesse de l'information qui caractérisait particulièrement ses leçons. Elles se distinguaient également par la sûreté de la doctrine en même temps que par la sympathie accueillante envers toute idée juste. Plutôt porté personnellement à la prudence qu'à la hardiesse d'idées, plus historien que métaphysicien, il montrait dans son enseignement la même douceur pacifique qu'il manifestait en toute sa manière d'agir ; les condamnations sommaires et précipitées le blessaient profondément ; tout intégrisme soupçonneux et batailleur le faisait souffrir ; il répugnait à lire certaines de ces attaques étroites et passionnées. Envers les étudiants, sa charité délicate ne se refusait jamais à aucun service ; on pouvait toujours recourir à lui, à son inlassable obligeance ; mais, naturellement timide, il ne cherchait jamais à s'imposer à personne.

Tel il fut à Louvain de 1912 à 1914 ; au scolasticat de la province de Lyon à Hastings durant la première guerre mondiale (1914-1919) ; à Louvain de nouveau après 1919 ; plus tard, après plusieurs années (1928 suiv.) partagées entre Louvain et Rome, définitivement à l'Université Grégorienne jusqu'en 1940. Sa tâche, à Rome, était à la fois plus spécialisée et plus importante ; il devait préparer à leur mission de professeurs de théologie de jeunes prêtres ayant achevé le cycle des études philosophiques et théologiques régulières. On demandait de lui quelques cours plus techniques ; on lui demandait surtout de présider à des exercices de méthodologie scientifique et d'aider à la préparation des thèses doctorales. Le P. Hocedez eut toujours les longues patiences de cette direction éclairée, souvent si astreignante, qui suit de mois en mois les efforts de l'étudiant, rectifiant, suggérant, encourageant, s'adaptant avec souplesse à l'infinie diversité des talents, des goûts et des caractères.

Tel fut le professeur. Sans avoir jamais été le conférencier brillant qu'on acclame et qu'on applaudit, le P. Hocedez fut toujours le maître sympathique, solide, consciencieux, bien informé, en qui on a confiance.

C'est à la fin de 1920 que le P. Hocedez accepta la direction de la Nouvelle Revue Théologique. Nos lecteurs savent (2) comment notre revue, fondée en 1869 par un prêtre du diocèse de Tournai, le chanoine Loiseaux (qui continua à la publier après son entrée dans l'Ordre des Frères mineurs Capucins sous le nom de P. Piat de Mons), fut ensuite dirigée par les Pères rédemptoristes (depuis la mort du P. Piat jusqu'en 1907), puis par les Pères jésuites français de la province de Toulouse (1907-1914). Suspendue durant la première guerre mondiale, la Nouvelle Revue Théologique reprit vie à Toulouse en septembre-octobre 1919 sous la direction des Pères Besson

(2) Cfr *N.R.Th.*, 1929, p. 785-799 : « La Nouvelle Revue Théologique à travers soixante années ».

et Fournier. Mais bientôt, au cours de l'année 1920, le P. Besson, appelé à Rome pour la codification du droit de la Compagnie de Jésus en fonction du nouveau Code canonique, proposa aux Pères jésuites belges de reprendre la rédaction d'une revue qui était belge par son fondateur et qui était toujours restée belge par ses éditeurs, MM. Casterman de Tournai. Louvain accepta volontiers cette offre, qui répondait également aux désirs de la maison d'édition. Le P. Hocedez prit la direction de l'équipe de professeurs du scolasticat S. J. de Louvain chargée de continuer l'œuvre des Pères de Toulouse.

Ce fut un travail ingrat durant une période difficile, les incertitudes politiques et les fluctuations monétaires arrêtant maints projets et initiatives. Le progrès néanmoins fut constant ; de 56 pages par mois en 1921, la revue atteignit en 1926 les 80 pages mensuelles ; de 1150 abonnés on passa à 1450. Le directeur paya largement de sa personne ; par goût naturel il n'aimait guère les minutieuses tâches de la publicité ou de la propagande, de la préparation typographique ou de la révision des épreuves ; il ne recula devant aucune, comme en témoigne la correspondance de cette période.

Abondante fut également alors sa collaboration à la revue ; elle l'entraîna dans des travaux de vulgarisation théologique ou de théologie pastorale, qui ne lui avaient guère été habituels auparavant. Ce fut comme une diversion dans sa carrière d'écrivain, jusque-là cantonnée dans les recherches techniques d'histoire et de théologie historique. Il le faisait soit sous son propre nom, soit sous un pseudonyme, anagramme de son nom, « G. de Rhodez ». D'ordinaire c'était à l'occasion et avec l'aide d'un ouvrage récemment paru qu'il cherchait à promouvoir l'information théologique, morale et pastorale des prêtres lecteurs de la revue ; il consacra plusieurs articles aux divers aspects du livre du P. de la Taille « Mysterium fidei » (1922, p. 522-533 ; 1923, p. 65-73 ; p. 281-292) ; s'attachant à des volumes récents consacrés à la prédication, il rédigea deux notes suggestives « l'art d'intéresser au sermon » (1923, p. 153-164 ; d'après F. P. Donnelly, « The Art of interesting ») et « Saint Thomas et la prédication » (1924, p. 163-174 ; d'après H. Pope, O.P., « Saint Thomas the Preacher »). D'autres articles eurent pour objet « Suarez d'après un thomiste » (Abbé Mahieu) (1922, p. 85-97) : « L'art de diriger d'après saint François de Sales » (1923, p. 436-443, à l'occasion du livre de F. Vincent : « Saint François de Sales directeur d'âmes ») ; « Saint Bonaventure » (1925, p. 153-163 ; à l'occasion du livre du P. Jules d'Albi, O.F.M.Cap.), etc., etc. Il est peut-être encore plus suggestif et plus piquant de relever, parmi les articles de ce professeur de théologie, toujours absorbé dans ses livres, trois notes pastorales très actuelles qui retinrent alors vivement l'attention : « Le scandale et les familles nombreuses » (1923, p. 47-53) où, très fermement, il mettait en lumière tout ce qui, dans le milieu contemporain ou dans l'entou-

rage immédiat, tend à décourager la fondation d'une famille nombreuse, et marquait comment les prêtres pouvaient et devaient éclairer les chrétiens sur leurs devoirs ; « Les danses » (1924, p. 32-40) où il résumait très objectivement l'enquête sévère faite par J. Germain auprès d'une trentaine de compétences, au sujet des danses modernes envisagées du point de vue moral ; et enfin « Pour la Modestie chrétienne » (1925, p. 396-413 ; d'après plusieurs ouvrages récents de G. Kiselstein, le prêtre américain M. C. Bruehl et M. F. Vuillermet).

En octobre 1926, le P. Hocedez demanda instamment d'être déchargé de la direction de la Nouvelle Revue Théologique. Des travaux importants de théologie réclamaient tout son temps, comme nous allons le montrer, à côté de son enseignement ordinaire. Il accepta toutefois d'être maintenu comme membre du Comité de rédaction et il resta toujours un des meilleurs amis de la revue qu'il avait dirigée avec tant de compétence et de dévouement.

Le P. Hocedez avait une prédilection marquée pour le travail silencieux, constant, régulier, dans la paix de sa cellule, sur des sujets historiques.

Nous n'avons pas l'intention de dresser ici la bibliographie, très longue, de ses articles et de ses comptes rendus de livres. Elle reflète les diverses péripéties de sa carrière. Tant qu'il sembla destiné à la vie de bollandiste, de 1903 à 1907, il écrivit surtout dans les « Analecta Bollandiana », y donnant des notes techniques préparatoires aux Acta Sanctorum : « Nicolai de Fara praefatio in vitam S. Johannis a Capistrano » (A.B., 1904, p. 320-324) ; « Lettre de Pierre Ranzano au pape Pie II sur le martyre du Bx Antoine de Rivoli » (A.B., 1905, p. 357-374) ; « La légende latine du Bx Venturino de Bergame » (A.B., 1906, p. 298-303) ; « La vita prima Urbani V auctore anonymo » (A.B., 1907, p. 305-316). Au retour des Indes, à partir du professorat de Louvain, les articles sont tout naturellement d'histoire de la théologie : « Les trois premières traductions du « De orthodoxa fide » de S. Jean Damascène » (*Musée belge*, 1913, p. 109-123) ; « La diffusion de la « Translatio Lincolniensis » du « De orthodoxa fide » de S. Jean Damascène » (*Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, 1913, p. 188-198) ; « La conception augustinienne du sacrement dans le Tractatus 80 in Johannem » (*Rech. Sc. relig.*, 1919, p. 1-29).

Ses recherches s'orientent alors de plus en plus vers l'histoire de la philosophie et de la théologie au moyen âge : c'est dans ce domaine que se groupent la plupart de ses publications de 1920 à 1935. D'abord deux ouvrages importants, qui ont fait sa réputation en cette branche : « Richard de Middleton », en 1925 (XVI-555 p. : « Spicilegium sacrum Lovaniense », vol. VII) ; et « Aegidii Romani Theo-

remata de esse et essentia. Texte précédé d'une introduction historique et critique » (XV-198 p., Museum Lessianum, sect. philos., n° XII). Ensuite une longue série d'articles, donnés surtout à la revue « Gregorianum » durant son professorat romain : « Le premier *Quodlibet* d'Henri de Gand » (*Greg.*, 1928, p. 92-117) ; « La théologie de Pierre d'Auvergne » (*Greg.*, 1930, p. 526-552) ; « La vie et les œuvres de Pierre d'Auvergne » (*Greg.*, 1933, p. 3-36). « Gilles de Rome et saint Thomas » (*Mélanges Mandonnet*, 1930, t. I, p. 385-409) ; « Une question inédite de Pierre d'Auvergne sur l'individuation » (*Revue néoscol. de philos.*, 1934, p. 355-386) ; « Quaestio de unico esse in Christo a doctoribus s. XII disputata (dans la collection des « *Textus et documenta* » de l'Université Grégorienne) ; à côté d'autres articles d'actualité ou de théologie générale : « Louvain et Rome » (*Greg.*, 1927, p. 161-182) ; « L'idée d'incarnation et les religions non chrétiennes » et « Le mystère de l'incarnation est-il spécifiquement chrétien » (*Nouv. Rev. Théol.*, 1926, p. 401-408 et 481-499) ; « Le concept de martyr » (*Nouv. Rev. Théol.*, 1928, p. 81-99, 198-208) ; « Sacrements et magie » (*Nouv. Rev. Théol.*, 1931, p. 481-506). Cette liste n'est qu'un choix dans son abondante production.

Deux ou trois ans avant la 2e guerre mondiale, il conçut le projet d'une synthèse plus vaste et plus actuelle : une histoire de la théologie au XIXe siècle. Elle devait comprendre 3 volumes. Ce fut l'œuvre de ses dernières années, celle qui prit tous ses instants, malgré une santé affaiblie et les années douloureuses de guerre, œuvre qu'il eut le bonheur de pouvoir achever avant de mourir. Ce fut à Rome qu'il prépara les matériaux des deux premiers volumes ; lorsqu'en mai 1940 il dut quitter l'Université Grégorienne et rentrer d'abord en France, puis en Belgique, il ne put emporter ses notes et premières rédactions ; il ne devait les recouvrer qu'à la libération ; c'est ce qui explique que le IIIe volume, « Le pontificat de Léon XIII », parut le premier ; il avait été préparé tout entier en Belgique, en grande partie à Fayt-lez-Manage où le Père trouvait la paix et la solitude (sauf à s'imposer certains voyages de consultation et à emprunter à Louvain les nombreux livres dont il avait besoin) ; le troisième volume une fois achevé, le P. Hocedez put mettre au point et rédiger définitivement les deux premiers ; le premier est sous presse en ce moment, le second est achevé en manuscrit.

Dans l'avant-propos de son 1er volume, l'auteur caractérise lui-même son œuvre et ses intentions.

« L'histoire de la théologie peut se concevoir de bien des manières, selon que l'attention s'arrête plus directement sur les auteurs ou sur le développement interne de la doctrine et des disciplines théologiques...

« L'auteur de cette histoire voudrait avant tout montrer le mouvement même de la pensée théologique et l'évolution de cette science au XIXe siècle ; mais il n'a pas négligé l'étude des écrivains : il espère que la conciliation des deux points de vue ne nuira pas à l'intérêt ni à l'utilité de son ouvrage.

« Mais les idées elles-mêmes, les systèmes et les méthodes ne se peuvent bien comprendre qu'en fonction du milieu intellectuel et moral où ils ont vu le jour. Le théologien le plus conservateur ne peut se défendre complètement de l'influence de l'ambiance : il a beau se séquestrer et fermer ses fenêtres, il ne peut empêcher les bruits du dehors de parvenir jusqu'à lui ; souvent son conservatisme, ou du moins la forme concrète de son conservatisme, n'est que la réaction contre les nouveautés qui le choquent et qu'il réprouve. Même les événements extérieurs ont souvent leur répercussion, au moins indirecte, sur le mouvement des idées. Nous avons donc cru nécessaire de décrire les courants philosophiques et scientifiques contemporains, et même brièvement l'évolution de la théologie protestante en ces années... »

Ce qui frappe surtout l'auteur c'est, dans l'évolution de la théologie catholique contemporaine, son caractère d'unité : c'est ce qu'il a eu surtout à cœur de mettre particulièrement en relief :

« L'histoire de la théologie au XIX^e^ siècle se présente avec un caractère frappant d'unité qui lui donne un intérêt particulier. Au dehors, un seul adversaire qui compte : le rationalisme ; au dedans, un seul problème, peut-on dire, occupe les esprits : le problème fondamental des rapports de la nature et de la surnature ; sous son aspect théorique, c'est la question des relations entre la foi et la raison ; dans le domaine pratique, la question des rapports entre l'Eglise et l'Etat, l'Eglise et le nationalisme. L'évolution générale se dessine dans un sens unique, celui d'un progrès continu. »

Dans cette évolution progressive, l'auteur croit pouvoir dégager trois grandes étapes qui font l'objet des trois volumes : la première depuis l'avènement de Pie VII jusqu'à celui de Grégoire XVI : « époque assombrie par la décadence où est tombée la théologie, mais aussi illuminée par son premier réveil » ; la deuxième comprenant les pontificats de Grégoire XVI et de Pie IX jusqu'au concile du Vatican : « époque de restauration, d'épanouissement et de progrès intense » ; la troisième, depuis le Concile du Vatican jusqu'à la mort de Léon XIII : « époque d'efflorescence des sciences sacrées ».

En rédigeant ces volumes chargés d'érudition et riches de suggestions, l'auteur revivait ses trente années d'enseignement théologique et apologétique ; que de fois, au cours de ses leçons « de vera religione » ou « de fide », il avait eu à évoquer ces grands témoins de la pensée catholique moderne en face du rationalisme contemporain ; ses anciens élèves éprouvent une satisfaction particulière en retrouvant, dans ces pages, maints échos des leçons d'autrefois ; mais, maintenant, l'auteur peut s'arrêter avec complaisance à l'exposé total de systèmes, au portrait complet de personnalités dont il n'avait pu alors qu'esquisser l'un ou l'autre aspect. En même temps, formé de longue date, par de multiples travaux, aux recherches d'évolution des idées, dans la théologie scolastique des grandes époques médiévales, il pouvait, avec plus de compétence et un sens plus averti de la *theologia perennis,* juger les mouvements de pensée en ce XIX^e^ siècle, souvent si troublé et si complexe.

Au cours de ces travaux scientifiques, les douleurs de la guerre et de l'après-guerre ne laissaient pas d'atteindre le P. Hocedez au plus intime de lui-même ; comment rendre service à ses compatriotes, dans l'état pénible d'âge et de santé où il se trouvait lui-même ? « L'Evangile de la souffrance » (Tournai, Casterman, 374 p.), série de 70 méditations évangéliques sur l'éternel problème de la douleur, fut de sa part un effort pour apporter quelque consolation aux nombreuses âmes éprouvées.

Malgré cette série de travaux absorbants, la santé du P. Hocedez semblait s'améliorer de semaine en semaine ; le nouveau scolasticat théologique et philosophique « Saint-Albert de Louvain » s'ouvrant en octobre 1948, les Supérieurs lui proposèrent de venir y reprendre sa place auprès de ses collègues de la Faculté ; là, dans un milieu mieux adapté à ses propres préoccupations et recherches, il continuerait ses travaux et, éventuellement, donnerait l'un ou l'autre cours moins fatigant pour le grand bien du scolasticat. Il accepta avec enthousiasme ; entretemps, un nouveau projet avait germé dans son esprit : après la vaste histoire de la théologie au XIX[e] siècle, il rêvait d'écrire une courte monographie sur l'histoire du scolasticat S. J. de Louvain, où il évoquerait tant de figures de maîtres chers dont le souvenir reste vivant parmi nous. Dernière marque d'affection envers notre scolasticat, bien caractéristique de sa fidélité habituelle à ses vieilles amitiés, et qui restera, de lui à nous, comme un lien cordial, ajouté à tous les autres, nous imposant une aussi fidèle reconnaissance.

Le Bon Dieu ne lui accorda pas cette dernière joie humaine à laquelle il aspirait ; brusquement, une maladie grave se déclara qui, en dix jours, l'emporta. Très conscient de son état, le P. Hocedez vit venir la mort avec calme, donna ses dernières instructions au Père chargé de l'édition de son œuvre et, très simplement, avec ce sens religieux élevé et cette humilité profondément sincère qui avaient toujours marqué sa vie, se prépara dans la paix à retourner à Dieu. Il laisse à ses frères, dans le souvenir de sa vie, l'exemple d'une ferveur religieuse constante, d'une ardeur opiniâtre au travail et d'une charité toujours cordiale et délicate.

Jean LEVIE, S. I.